JEAN-PIERRE MARTIN

L'AUTRE VIE D'ORWELL

L'UN ET L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Extrait de la publication

Jean-Pierre Martin

L'AUTRE VIE D'ORWELL

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Pour Anna

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

L'homme de Londres

Rapportée au temps de l'existence d'Orwell, la journée du 22 mai 1946 est une date historique. Après un long périple, il arrive à Ardlussa, à dix-sept miles au nord de Craighouse, à l'endroit où la route défoncée, creusée de nids-de-poule, s'arrête. Pour atteindre Barnhill, il faut encore emprunter à pied un chemin de terre qui serpente dans la lande sur une dizaine de miles. C'est là qu'Orwell a décidé de vivre, dans cette ferme isolée, tout près de la mer, à l'extrême nord de Jura, une île des Hébrides intérieures. Isolée, c'est peu dire : on peut difficilement imaginer un coin du monde plus paumé.

Au dire de la propriétaire, Margaret Fletcher, Orwell, ou plutôt Eric Blair, puisque tel est le nom d'état civil du locataire, s'est présenté à la porte de sa maison, à Ardlussa, chargé d'une valise et d'un sac dans lesquels il ne pouvait avoir apporté que l'essentiel pour survivre : un revolver allemand (un Luger acheté cinq livres l'année précédente),

Extrait de la publication

un grand couteau de chasse, une bouilloire, une casserole et une machine à écrire de la marque Remington.

Elle s'inquiète un peu, Mrs. Fletcher. Il n'est pas impossible qu'elle éprouve une sorte de compassion à l'égard de cet intellectuel égaré. Il n'est pas de la première jeunesse, il vient de perdre sa femme, il a l'air triste et malade, son visage porte tous les signes d'une grande fatigue, son allure efflanquée ne le prédestine pas à la vie rudimentaire d'un pionnier. Il compte faire venir bientôt Richard, son fils adoptif, âgé de deux ans. Comment va-t-il s'approvisionner ? Elle l'appelle *sir*, lui propose de l'aide. Eric Blair lui signifie assez fermement qu'il tient à se débrouiller tout seul. Mrs. Fletcher le raccompagne sur le pas de la porte, elle suit des yeux la silhouette longiligne, courbée par le sac à dos, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec l'horizon.

Barnhill a été inhabité pendant douze ans. Du temps de la guerre, la ferme abandonnée a servi de refuge à un rôdeur. Les propriétaires ont fait le minimum pour remettre le bâtiment en état. Orwell n'aura pas à se construire une hutte, comme Henry David Thoreau au milieu des bois de Walden, mais la simplicité de son habitat, au reste nettement plus isolé, s'apparente à celle que revendiqua le poète transcendantaliste. Au début, un lit de camp, une table, deux chaises, des lampes

Extrait de la publication

à pétrole — tout cela transporté à dos d'homme sur le chemin escarpé d'Ardlussa à Barnhill, le locataire ayant refusé une Jeep proposée par le riche propriétaire d'un pavillon de chasse à l'autre bout de l'île. Par la suite, un peu plus de mobilier, qu'il fera venir de Londres à sa nouvelle adresse, Barnhill, Isle of Jura, Argyllshire, Scotland, mais rien qui pourrait donner une sensation de bien-être bourgeois et, à en croire les visiteurs, cela donnait une impression plutôt sombre et sinistre. Le confort n'aura pas été pour Eric Blair une préoccupation majeure. Je le soupçonne même d'en avoir refusé les attraits. Il a toujours adopté un mode de vie assez spartiate. Et pendant le blitz, il s'est senti comme chez lui au milieu des décombres.

Ici, le voisin le plus proche est à un mile et demi, le téléphone et le magasin général de Craighouse, à vingt-cinq miles, le facteur ne passe que deux fois par semaine, il n'y a qu'un médecin pour toute l'île, pas de journaux et, si l'on veut boire une bière dans un pub de Charlotte Street, il faut compter quarante-huit heures d'expédition. Ne parlons pas des bibliothèques, des librairies. On vivra essentiellement dans la compagnie des phoques et des lapins, et surtout dans le voisinage des cerfs.

Ces cinq mille cerfs pour une population de moins de trois cents habitants, tel est le seul cinéma de toute l'île.

Extrait de la publication

Barnhill

Le lendemain fut une journée sans pluie, et même chaude, paraît-il. Les ruisseaux, qui dans l'hiver formaient des torrents, avaient presque tari à la suite d'une sécheresse prolongée. Le grand plaisir de l'arrivée à Barnhill, ce fut d'abord d'inspecter les terres. Les azalées se portaient bien, les rhododendrons étaient envahissants, les fuchsias faisaient d'énormes buissons. Eric Blair trouva quelques haricots. Il les ferait cuire avec des oignons marinés. Une multitude de lapins bondissaient sans se méfier, à portée de Luger. Difficile de ne pas penser au civet. Il y pensa. Son premier lapin de Jura. Un jeune.

Bien qu'il y eût mille choses à faire pour seulement rendre la maison vivable, tout me dit que sa joie était d'abord d'être là, à humer l'air et le vent de cette lande avec vue imprenable sur la mer.

Extrait de la publication

Le 28 mai 1946, au septième jour de sa vie nouvelle, il fabriqua une chèvre pour scier des bûches. Avec du bois de fortune, il bricola une sorte de traîneau qui lui servirait de brouette. Pendant la même journée, il commença à construire un incinérateur avec des pierres qu'il choisit et assembla avec soin.

Le 30 mai, il pensait déjà à l'hiver. En moins d'une heure, il se mit à extraire une centaine de blocs de tourbe, puis il les disposa en rangées afin qu'ils sèchent, selon une technique éprouvée. Ce résultat le réjouit. Il avait calculé qu'il fallait un mois de travail par an dans les tourbières pour qu'une famille puisse se chauffer. L'exploitation de la tourbe se présentait sous les meilleurs auspices.

J'ai omis de préciser que, deux jours après son arrivée, Eric Blair avait commencé à bêcher un bout de terre, ce qui est la moindre des choses lorsqu'on a décidé de vivre dans une île des Hébrides intérieures à vingt-cinq miles de l'unique épicerie. Un travail à lui briser l'échine : le sol était sec et pierreux. Il se consola en pensant aux plantations futures : salades, rhubarbe, pommiers, baies en tous genres… Il est préférable de bêcher à demi nu, trouva-t-il la force de noter le soir de cette tâche harassante, dans son journal de Jura. Il faudra prévoir une clôture solide et suffisamment haute pour tenir les cerfs à distance.

En mai et juin, il sema des laitues, des radis, des

Extrait de la publication

oignons de printemps, du cresson, des carottes, des betteraves, des épinards, des haricots verts, des navets, des rutabagas, des poireaux, des choux. Tout cela de façon étalée, avec une régularité, une précision, une préméditation telles qu'on ne peut imaginer que ce jardin fût fait à la légère, que la planification des semis et des plantations, au même titre que la chasse et la pêche, activités auxquelles il s'adonnait presque quotidiennement, ne fût pas chose vitale dans cet endroit du monde, et que tout ce zèle ne procédât pas d'un programme délibéré, visant à compter le moins possible sur la distribution, au reste limitée, dans cet immédiat après-guerre, non seulement du fait des conditions insulaires extrêmes, mais en raison du rationnement du beurre, du sucre, de la farine, de la viande et de bien d'autres ingrédients, touchant, comme ceux du continent, le magasin de Craighouse.

Le nord de l'île est infesté de vipères. Elles aiment se prélasser sur les rochers, près des points d'eau. Elles ne sont pas rares aux abords de la ferme. Orwell les tue quand il le peut. Tous les serpents qu'il trouve, il les tue. Parfois, à raison de un par jour. Il pense à Richard, son fils adoptif, qui va venir bientôt et courir partout, insouciant.

Il lui arrive de les dépecer avec son couteau de chasse, en commençant par la tête, et d'observer la bête avec attention.

Je n'invente rien. Comment cependant ne pas arranger, comment ne pas broder quelques phrases autour des notes très factuelles du *domestic diary* que tint avec soin Eric Blair dit George Orwell ? Soucieux de rendre lisible, confronté aux notations sans apprêt du dernier homme en Europe, mon récit poétise forcément un peu.

Lui, dans un style imperturbablement télégraphique, il n'épargne aucun détail, ne laisse rien au hasard, et comme si l'œuvre des jours était aussi importante que l'œuvre de l'écrivain, comme si l'attention à la concrétude du monde tenait lieu de l'attention à soi, comme s'il fallait ne pas cesser de témoigner chaque jour que chaque jour vaut la peine d'être vécu, il fait le compte des travaux et des circonstances célestes, maritimes, pluvieuses, venteuses ou solaires de chaque jour. Ne rechignant jamais à consigner les menues activités les plus ingrates, ne se souciant d'aucun lecteur à venir, notant compulsivement, comme pour rester debout dans cette vie insulaire, pour donner du prix à l'emploi de son temps, à la durée laborieuse de chaque jour, ainsi : « 17 juin 1946, beau temps. Semé des poireaux, des lupins, des delphiniums, des pensées, des aubretias, des œillets, des saxifrages. » Et encore, voilà une liste où le légume est rehaussé par la fleur. Rien n'est oublié, de ce qui est nécessaire au quotidien de Barnhill : les gallons de pétrole rapportés de Craighouse, la paraffine qui va bientôt manquer…

Extrait de la publication

Par la suite, il lui fallut arracher les mauvaises herbes, éclaircir les radis et les laitues, mettre des cendres autour des graines qui avaient levé pour éloigner les limaces, poser des pièges à lapins afin de protéger les pousses de radis, arroser d'eau savonneuse les navets menacés par les pucerons, traiter les orties au chlorate de sodium, prévoir des tuteurs pour les arbres et les arbustes. Il fit tout cela en temps utile et dans les règles de l'art.

Plus tard, entre septembre et octobre, Eric Blair se procura des plants de raisin rouge, des framboisiers, des fraisiers, des plants de rhubarbe, des pommiers. Il les planta.

À suivre au fil des jours les multiples occupations auxquelles il consacre son temps depuis son arrivée à Barnhill, on a du mal à l'imaginer enfermé dans une chambre, penché sur un manuscrit. Souvent vêtu d'un ciré, les pieds chaussés de bottes en caoutchouc venues des États-Unis (des bottes qu'on peine à se procurer en Angleterre tant la pointure, du quarante-sept fillette, est rare), il s'occupe du jardin potager, fait les foins, surveille les oies, prend soin des arbres, écoute le chant des oiseaux, coupe du bois, veille à l'approvisionnement en pétrole, fabrique des casiers à homard, goudronne le fond du bateau après avoir installé un moteur hors-bord, pose les casiers dans la mer, donne à manger aux poules, fait des confi-

Extrait de la publication

tures, pêche, chasse, marche, ramasse de la tourbe dans la lande pour chauffer le poêle, passe des heures à bricoler sa moto qui tombe régulièrement en panne sur le chemin de Barnhill, appelle parfois au secours l'un des deux seuls mécaniciens compétents de l'île.

Il serait malvenu d'oublier que tout ce temps fut aussi largement consacré au culte des fleurs. Il en sema de toutes sortes, en repiqua, rapporta des touffes d'armeria (dit œillet de mer ou gazon d'Espagne) pour les planter aux abords de la maison bien que ce ne fût pas vraiment la bonne saison pour le faire.

Comment restituer la kyrielle des tâches qui, s'enchaînant dans cette existence matérielle, lui donnèrent l'allure d'un combat ? Les journaux de jardinier peuvent paraître monotones. Ils n'ont rien, semble-t-il, à offrir de spectaculaire. C'est qu'on ne sait pas quelle guerre s'est livrée, c'est qu'on ne mesure pas assez à quels désastres quotidiens il faut faire face, à quelles contre-offensives stratégiques il faut recourir. Pour avoir vécu, dans un passé volontariste, une courte existence de jardinier dilettante, dont la faible résolution a été vaincue par, entre autres calamités, les galeries à répétition creusées par des taupes sans scrupule au milieu de mes semis, je mesure toutes les qualités d'acharnement et d'héroïsme qui, me manquant à

Extrait de la publication

jamais, furent quotidiennement mises en œuvre par le colon de Barnhill.

Apprenez de surcroît, car sur ce point je ne ferai pas plus de concessions qu'un historien soucieux de décrire par le menu, à partir des archives, une de ces innombrables batailles qui selon la légende auraient compté dans l'Histoire des hommes, apprenez qu'Eric Blair dessina le plan d'un verger, qu'il fabriqua des étagères et un tabouret, que d'une branche de frêne il fit un manche pour sa masse et d'un os de cerf une cuillère à moutarde, qu'il construisit un poulailler, que tous les jours il trayait une chèvre, que la chèvre mit bas des chevreaux, ce pourquoi il fallut la traire plus vigoureusement, qu'à cette époque il en tirait un litre et demi chaque jour, ce dont sans doute profitèrent les muscles de deux ans du petit Richard, bien que le père ne nous rapportât rien sur ce sujet. Sachez aussi qu'il éleva un cochon, que ce cochon parfois entrait dans la maison, qu'il prenait du poids, que cette promiscuité à vrai dire encombrait, qu'on avait hâte d'en faire du saucisson. Notez que les lapins noirs, blancs ou fauves, parents et enfants, étaient des figures importantes dans la vie de Barnhill, y formant une population à la fois utile et nuisible, et qu'après les avoir dégustés Orwell en nettoyait les peaux destinées à divers usages, remplaçant par l'une d'elles la blague à tabac qu'il avait perdue, et avec d'autres faisant des dessus-

Extrait de la publication

de-lit, des pantoufles. Considérez qu'après être allé chercher son lait quotidiennement chez les Darrock, Donald et sa sœur Katie, la ferme la plus proche de Barnhill, à deux miles, à Kinuachdrach (certains noms de lieux-dits à Jura sont aussi exotiques pour lui que pour nous), Eric Blair se décida à acquérir sa propre vache. Qu'il le fit. Que par la suite il en eut plusieurs. Qu'il prit aussi des oies, presque aussi casanières que le cochon (il fit cuire l'une d'elles le 11 août, la trouva parfumée, sans graisse superflue, une oie nourrie exclusivement à l'herbe, c'est meilleur tout de même). Qu'il se livra à des expérimentations avec les poissons qu'il pêchait, afin de pouvoir les conserver, qu'il sala et fuma des maquereaux, qu'il les mangea et les trouva bons. Que de Craighouse ou d'Ardlussa, il rapporta régulièrement des bidons d'essence et des bouteilles de gaz. Qu'il mit deux heures à sortir une vache d'une tourbière où elle s'était enlisée, et encore deux fois deux heures au bas mot pour passer du vernis sur la coque de son bateau. Qu'il employa encore une partie de ses journées à couper à la faucille les joncs qui envahissaient le chemin, calculant qu'il lui fallait deux heures et demie pour avancer de deux cents yards, car il n'était aucunement avare de son temps mais, en quelque sorte, économe en tout. Que chaque soir enfin, comme un rituel, il avalait une dose de gin pour se réchauffer l'intérieur.

Les beaux jours, assez rares, il les employait à marcher vers l'extrémité nord de l'île, à explorer l'ouest, du côté de Glengarrisdale, à partir en mer caboter du côté de Scarba, à pêcher, à contempler les phoques qui eux-mêmes manifestaient en retour une curiosité presque humaine. De la côte, il pouvait apercevoir le légendaire tourbillon de Corryvreckan, la seule zone maritime des îles Britanniques à avoir été déclarée non navigable par la Royal Navy. Le marin ermite de Barnhill l'approchait régulièrement lors de ses expéditions en bateau vers les plages à l'ouest de Jura. La proximité d'un danger n'était pas pour lui déplaire.

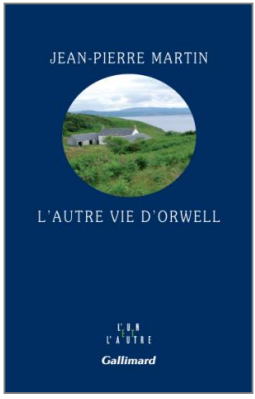
J'espère que je n'oublie rien d'essentiel, mon dessein étant de me faire le peintre exact de la réalité potagère, bricoleuse, laborieuse, naturaliste tout autant que littéraire de cette aventure, dans l'espoir d'y déterrer quelque secret enfoui.

Que mes quelques lecteurs potentiels, sans doute citadins invétérés pour la plupart, si je ne les ai déjà fait fuir, prennent patience, qu'ils me pardonnent et, j'oserai dire, qu'ils me rendent grâce de leur épargner les multiples notations d'une météorologie dont nous pouvons suivre les variations dans un journal consciencieusement tenu — notations au reste parfois intraduisibles dans notre langue tant l'anglais a de nuances pour dire les espèces distinctes de pluies, de bruines, de

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 10 janvier 2013.
Dépôt légal : janvier 2013.
Numéro d'imprimeur : 83508.

ISBN 978-2-07-013867-8/Imprimé en France.

245363



L'autre vie d'Orwell
Jean-Pierre Martin

Cette édition électronique du livre
L'autre vie d'Orwell de Jean-Pierre Martin
a été réalisée le 16 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138678 - Numéro d'édition : 245363).
Code Sodis : N53342 - ISBN : 9782072475177
Numéro d'édition : 245365.

Extrait de la publication